

Restaurer l'éducation chrétienne

Introduction

Échec de la modernité

Philippe MAXENCE

Avec ce numéro, nous publions un dossier un peu particulier sous la forme d'un entretien unique avec le professeur James Taylor. Pourquoi ce dossier ? Dans le dernier numéro de *L'Homme Nouveau*, Denis Sureau, sous le titre « L'école catholique, terre de mission », présentait les fortes paroles de Mgr Cattenoz, archevêque d'Avignon, sur l'enseignement catholique.

« *Refonder l'école catholique*, écrivait Denis Sureau, suppose une critique déterminée de ce faux savoir » qui exclut, par exemple, la théologie des disciplines fondamentales enseignées au lycée.

À vrai dire, le mal trouve son origine dans un lointain passé, à l'époque de la Renaissance que Chesterton appelait plus justement une « *rechute* ». Dans *Nous autres, modernes* (1), Alain Finkielkraut cite Montaigne récusant Cicéron et Platon en ne voyant dans la mort que le bout de la vie du philosophe et non le but de sa méditation. Alain Finkielkraut en tire la conclusion : « *Sans avoir l'air d'y toucher, ce jeu de mots met la métaphysique sans dessus dessous* ». Plus loin, il cite le cas Descartes, renvoyant le sensible dans l'obscurité du néant et ne voyant dans les idées que des concepts mathématiques.

Jacques Maritain dans *Trois Réformateurs* en avait déjà tiré les conséquences : « *Ainsi la réforme cartésienne n'est pas seulement à l'origine du torrent d'illusions et de fables que de soi-disant clartés immédiates ont jetées sur nous depuis deux siècles et demi ; elle est responsable, pour sa lourde part, de l'immense futilité du monde moderne* ». Dans ce beau livre qu'est *Nous autres, modernes*, Alain Finkielkraut ne se contente pas de dresser le constat d'échec de la modernité. Il rappelle notamment que le Moyen-Âge s'appuyait sur le *trivium* et le *quadrivium*, deux cycles d'éducation définis par saint Augustin. La grammaire, la dialectique et la rhétorique formaient le premier, quand la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie constituaient le second. « *Il y avait déjà deux cultures chez les Anciens*, remarque Finkielkraut. *Mais elles ne s'opposaient pas, elles se succédaient. (...) Des choses terrestres aux réalités immatérielles – telle était la voie* ».

Si nous y ajoutons que la théologie, science des sciences, couronne l'ensemble, c'est encore la voie. Et c'est, autant que faire se peut, vers quoi devrait tendre une réforme profonde de l'enseignement catholique. Nous en sommes loin. Même les écoles catholiques hors contrat sont obligées aujourd'hui de dispenser un enseignement selon un cycle moderne. L'apport du professeur Taylor, professeur de littérature et de philosophie aux États-Unis, auteur de *Poetic Knowledge, the recovery of education* (State University of New York Press), consiste à montrer d'où il faudrait repartir et de l'illustrer par deux exemples concrets qui au XX^e siècle ont tenu vers cette voie : un Français (André Charlier) et un Américain (John Senior). ◆

1. Alain Finkielkraut, *Nous autres, modernes*, Ellipses, 358 p., 19,50 €.



André Charlier (ci-dessus)
et John Senior (ci-contre) :
deux modèles de l'enseignement poétique.



© DMM, tous droits réservés.

Professeur de littérature et de philosophie, James Taylor a été l'élève et l'ami de John Senior, célèbre enseignant américain, auteur de *La Mort de la culture chrétienne* et de *La Restauration de la culture chrétienne* (DMM).

Dans un entretien exclusif, s'inspirant de l'expérience américaine de John Senior et française d'André Charlier, James Taylor indique quel chemin doit reprendre l'enseignement catholique.

Restaurer l'éduc

ENTRETIEN AVEC JAMES TAYLOR

Quand la poésie féconde les âmes...

Le mode poétique est, pour le professeur James Taylor, le premier mode d'apprentissage qui prend en compte notre nature humaine. Aperçu sur un mode à redécouvrir pour refonder l'enseignement.

Propos recueillis par Philippe MAXENCE

Qu'est-ce que le mode poétique ?

► James Taylor: Premièrement, il nous faut préciser que nous parlons ici du mode poétique de connaissance, car il existe aussi un mode poétique d'éducation avec lequel mon livre est en étroite parallèle. Deuxièmement, il faut se souvenir que la connaissance poétique ne signifie pas nécessairement la connaissance de tel ou tel poème, pas plus qu'elle n'exige une éducation littéraire particulière, encore qu'une telle connaissance cultive assurément le mode inné de l'homme musicien.

Le mode poétique de connaissance est une manière naturelle, spontanée, de connaître la réalité et d'en faire l'expérience directement ou de manière vicairie par mémoire et par imagination. C'est un véritable mode de connaissance adapté par Homère, estimé comme fondamental par Socrate, Platon et Aristote, et cité par saint Thomas d'Aquin dans son *Commentaire des Sentences* comme *poetica scientia*. Il est distinct, mais non séparé, des trois autres modes de connaissance reconnus dans l'histoire de la philosophie occidentale: le mode métaphysique, le mode scientifique et le mode rhétorique. Ces distinctions me vinrent pour la première fois à l'esprit, dans leur étude hiérarchique, grâce au dernier grand professeur américain d'humanités, mon cher ami et maître John Senior* qui a fait venir tant de bons étudiants américains dans le vénérable monastère français de Fontgombault.

Ces quatre modes participent ensemble à l'acquisition de la connaissance sur notre monde et sur nous-mêmes. Cependant, le mode poétique n'est pas discursif, il est connaissance intuitive, pré-scientifique, spontanée, sensorielle et imaginative. Jacques Maritain disait que bien que ce

mode ne soit pas précisément irrationnel, il est pré-rationnel. Il opère en nous comme le chuchotement inaudible en conversation avec l'âme, disant sans mot que ceci ou cela est ainsi, ou vrai, ou bon ou mystérieux, et ainsi de suite. Tout simplement, c'est la certitude sans démonstration ni preuve que les choses sont belles, terribles, mystérieuses, importantes, merveilleuses, que nous aimons et que nous sommes aimés.

Pourquoi la voie poétique est-elle si importante pour restaurer une authentique éducation chrétienne ?

► J.T.: Dans un sens, après la venue de Christ en ce monde et Sa Résurrection, on ne peut plus parler d'éducation chrétienne mais simplement d'éducation, et elle est soit vraie, soit hérétique. Pour être vraie, elle doit avoir en son centre soit une faible lueur ou, mieux encore, la brillante lumière de la révélation chrétienne. Les Pères de l'Église savaient cela très bien. Nous le constatons clairement dans la vie et les œuvres de saint Augustin, de Boèce et de saint Benoît de Nursie, pour ne nommer que quelques-uns de ces Occidentaux qui savaient que partout où la vérité avait été découverte, dans les périodes pré-hébraïque ou pré-chrétienne, sans égard à son obscurité ou à son improbabilité, elle venait de Dieu qui préparait le monde pour son Fils bien-aimé.

On ne commence pas une éducation en instruisant l'intellect, ou à tout le moins l'intellect rationnel, mais, comme Socrate l'a souligné dans *La République*, en exposant les facultés sensorielles et émotionnelles de l'âme aux choses qui sont belles, vraies et bonnes. Les expériences directes avec la création – que depuis Rousseau nous nommons nature – constituent une expérience gymnastique et aussi une chose poétique. L'Église enseigne, avec Aristote et saint Thomas, qu'il n'y a aucune connaissance qui ne vienne des sens, en conséquence c'est de là qu'il nous faut partir, et ne pas commencer à apprendre avec l'esprit rationnel selon l'héritage cartésien. Henri Charlier*, le frère d'André*, a repoussé avec véhémence cette fausse conception de l'enseignement dans son livre *Culture, École, Métier* (1).

Mais pour en revenir à votre question relative au mode poétique et à l'éducation, il faut tout d'abord signaler que l'Église, en matière d'éducation, était dans une crise silencieuse bien avant le bouleversement du second concile du Vatican. Parmi tout ce qui a influé sur cette crise de la pensée, il faut citer la connaissance mathématique qui est une obsession chez Descartes, la tension entre les visions du monde catholique et protestante, la substitution de l'émerveillement par la curiosité pendant la Renaissance, le matérialisme des Lumières et la montée du scientisme. Tout cela a créé une

vapeur infecte mais inodore qui s'est mélangée à l'air pur de la foi. C'est un mélange bizarre qui s'est frayé son chemin jusqu'aux nouvelles méthodes d'enseignement avec ses manuels, ses exposés systématiques prononcés par des enseignants formés à enseigner avec une rigueur artificielle toutes les matières.

Dans les séminaires comme dans les écoles catholiques, arriva ce bizarre mélange d'éducation, évacuant ce qui, au Moyen-Âge, constituait l'intégration des quatre modes de connaissance, et récusant la pédagogie appropriée et associée à chacun d'entre eux. La méfiance, pour ne pas dire le mépris, pour le mode poétique fut générale. On abandonna au langage métaphysique et dialectique (scientifique) le soin de démontrer la vérité ou d'exposer, de manière syllogistique, l'erreur. Très peu fut laissé au mode rhétorique, et encore moins au poétique. Ces deux derniers modes sont, bien sûr, ceux qui tendent à humaniser

« Comment peut-il y avoir une authentique éducation sans intégrer les modes de connaissance poétiques ? »

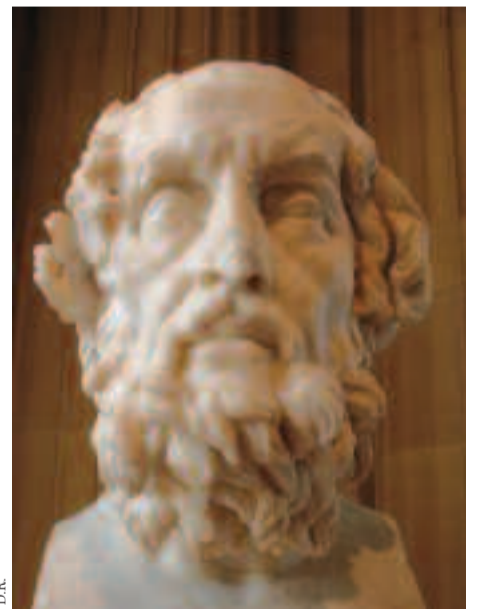
l'étudiant. Il ne faut pas s'étonner que Rousseau et les Romantiques aient réagi comme ils l'ont fait ! Et, cependant, il s'est trouvé de remarquables et magnifiques exceptions : quelques courageux enseignants qui maintinrent l'idée qu'enseigner est un art, un métier, et qui continuèrent à enseigner à la manière dont le vieux fermier s'y prenait pour préparer naturellement la terre pour la semence. Je crois, cependant, que cet usage rigoureux fut principalement en vigueur depuis au moins la fin du XIX^e siècle et jusqu'aux années 20, 30, 40 et 50. Puis, les années 1960 firent sortir les portes de leurs gonds dans presque chaque pièce de la maison. Il est intéressant de noter que la raison fut la première à être éjectée tandis que la connaissance poétique était considérée comme une tyrannie des émotions et des « sentiments ».

Certains sont conscients de ces tristes événements. Mais ce qu'ils ne savent ou n'envisagent pas, c'est que quelque chose manquait depuis longtemps – au moins à l'époque de Léon XIII. Après deux révolutions industrielles et la montée du capitalisme libéral, après la Première Guerre mondiale, le monde occidental a constaté la perte de la conception poétique de l'homme. Le scepticisme, le scientisme et le matérialisme ont comblé ce manque. Et ces idées ont pénétré profondément notre manière d'enseigner, que nous aimions droitement ou non ; notre manière de mener nos vies en relation avec Dieu et sa création. Si nous voyons l'homme comme étant un homme de plus en plus matériel, quand bien même nous nous qualifions de chrétiens et reconnaissons que nous avons une destinée spirituelle, si nous acceptons, même un peu, les conceptions d'un univers purement mécanique, alors nous enseignerons sans enthousiasme. Et si nous adoptons les théories plus récentes d'un univers fruit du hasard, notre enseignement sera encore plus toxique. Dans ces cas-là nos efforts en appelleront principalement à l'intellect rationnel privé de sens commun, laissant par terre le bon sens de l'homme poétique qui voit le soleil se lever et se coucher chaque jour, qui remarque que les étoiles ne manquent jamais de s'organiser d'elles-

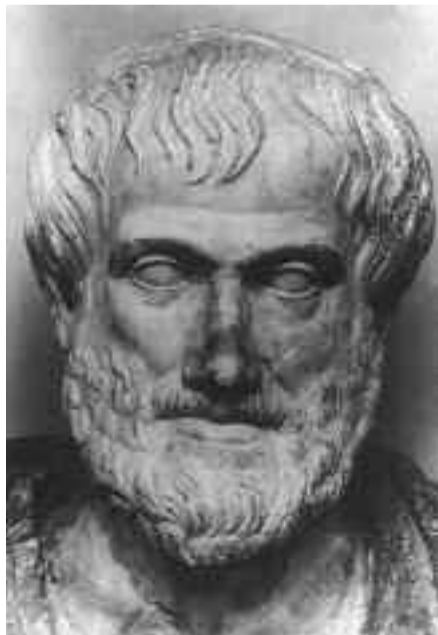
mêmes en d'intéressantes figures au cours des saisons, que le chant élève le cœur, que la végétation se développe, porte du fruit puis disparaît chaque année, puis revient encore, que nous devenons faits sans amour.

Une éducation qui n'en appelle qu'à l'intellect au détriment des sens et des émotions a pour conséquence de n'apprendre principalement qu'à l'intellect qui résout les problèmes. C'est-à-dire à l'intellect actif, en négligeant de manière gravement dangereuse le cœur et l'âme réceptifs, qui sait vraiment ce qu'il sait, qui s'émerveille et rêve de ce qu'il ne connaît pas. Le risque de cet enseignement dénaturé est de faire une personne « étroite de cœur », comme me l'a expliqué dom Gérard, l'ancien père abbé du Barroux. John Senior avait l'habitude de dire que c'est le cœur et l'esprit intuitif qui savent que le bien n'est pas un problème à résoudre, mais, telles la vérité et la beauté, est une réalité à admirer et à partager, et non pas à analyser ou disséquer.

À présent, nous devons nous souvenir que la lumière de l'intellect est toujours agissante dans l'âme afin d'éviter l'erreur des Romantiques qui semblaient penser que les émotions étaient le siège de la sagesse. Cependant, la lumière de l'intellect ne se limite pas à illuminer seulement la raison. Elle illumine aussi, de manière mystérieuse, nos sens internes et externes, nos émotions et notre volonté dans un grand lessivage de lumière. Ainsi, enseigner l'homme poétique à la manière dont nous nous élevons à la connaissance métaphysique, c'est déshonorer l'une des plus mystérieuses et des plus



Aristote (ci-dessous à gauche), Homère (ci-dessus), Platon (ci-dessous à droite) : trois des maîtres de l'enseignement antique.



D.R.

ation chrétienne



Le professeur américain James Taylor, ami et disciple de John Senior.

encore constater qu'il en était ainsi. Une recherche même succincte nous permet de découvrir les habits de la vie médiévale de tous les jours, la musique, le théâtre, les manuscrits enluminés dont les couleurs sont encore éclatantes, les bons vins, le pain et les fromages qui sont encore les nôtres aujourd'hui, et, par-dessus tout, la liturgie et l'architecture qui était conçue pour la porter, et les églises. À partir de cette évidence, il est clair qu'il n'y a aucune contradiction entre la rudesse des conditions de vie et le mode de vie poétique. En fait, John Senior, André et Henri Charlier, tous admiraient le paysan et le fermier, souvent illettrés et frustes, mais riches d'une énorme somme de connaissances sur le temps, la terre, la récolte, connaissances acquises, année après année, par l'observation simple et directe, et par la réflexion.

On trouve très peu de choses – sinon rien du tout – écrites volontairement sur le mode de connaissance poétique au Moyen-Âge, parce qu'en raison de l'énorme héritage de la Grèce et de Rome il était tout simplement admis qu'on ne vivait pas que de pain et qu'on pouvait faire confiance aux sens et aux émotions pour autant qu'ils soient cadrés par la droite raison. L'idée de loisir, que Josef Pieper* explique si bien, cette chose poétique, était profondément enfouie dans le terrain culturel de l'Europe catholique. À l'opposé, les XX^e et XXI^e siècles sont beaucoup plus durs et ont grandement affaibli l'esprit humain. Nous avons perdu cette connaissance qui vient du cœur, sensorielle et émotionnelle, dont nous savons intuitivement qu'elle est bonne. Chez lui dans la création de Dieu (ce qui n'est pas la même chose qu'être du monde), l'homme obtiendra la liberté, le loisir, de découvrir sa nature poétique et le rôle rationnel et actif envers les créatures aimées de Dieu sur terre. Cette intégration, cette vie dans le plan de Dieu, compris comme notre demeure au-delà de la demeure, constitue cette chose poétique qui reconfortait l'esprit rationnel au Moyen-Âge. C'est ce que nous avons perdu, et c'est ce que nous devons retrouver, sans doute âme après âme.

Qu'en est-il advenu de l'Integrated Humanities Program (IHP), à l'Université du Kansas ?

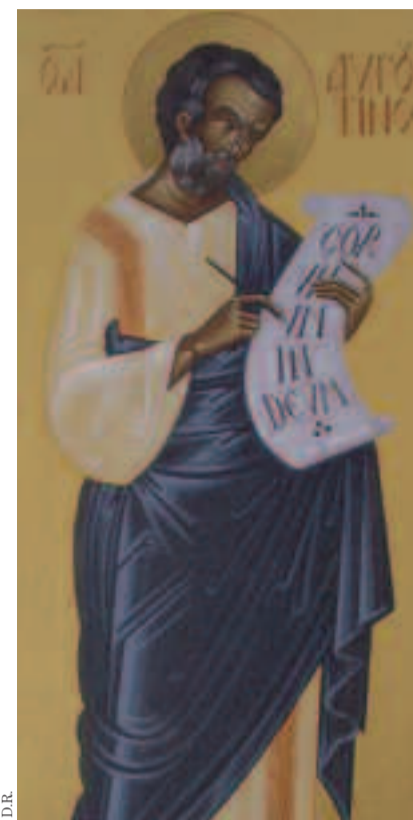
➤ J.T.: Personne ne sera jamais capable de saisir exactement le sentiment, la nuance, l'excitation et l'émerveillement que procura l'IHP enseigné par trois professeurs: John Senior, Dennis Quinn et Frank Nelick. Au risque de passer pour un élitiste, il fallait y être. Répondre de nos jours à cette

question sur l'IHP, c'est un peu comme la réponse du Seigneur à André et à Simon-Pierre qui lui demandaient où il habitait. Il leur répondit simplement: « Venez et voyez ».

Dans une lettre d'André Charlier, tirée de son recueil *Lettres aux capitaines* (2), l'auteur réfléchit au terme de dix années d'expérience de la tradition et du succès à Maslacq*. Il écrit: « C'est difficile de savoir ce que nous avons fait ici ». Charlier veut dire qu'il est impossible de savoir non seulement ce qui a été réussi, mais comment cela s'est fait. Parce que c'était un homme que les Muses et le Saint-Esprit enseignaient. C'était sans doute la même chose à l'IHP où l'enseignement était entièrement donné selon le mode poétique. Même les grandes œuvres de philosophie, d'histoire, de sciences étaient présentées afin de capter l'admiration et l'amour des étudiants pour les grands faits extérieurs ou intérieurs de l'homme. Citant Platon, le professeur Quinn disait à ses auditeurs que l'IHP était un programme « d'éducation par les Muses ». Nous n'avons pas seulement lu les grandes œuvres et écouté les meilleures conversations des professeurs sur elles, nous avons appris à parler un peu en latin, à observer les étoiles, à mémoriser des poésies, à apprendre la calligraphie, à valser, à chanter nos chants traditionnels, à voyager en Irlande, en France, en Espagne et en Italie – un voyage en Europe est très important et une chose très poétique à accomplir pour un Américain.

Pour le dire aussi simplement que possible, nous étions éveillés. Nous découvrons que nous appartenions à l'univers et à Dieu, que nous appartenions à la beauté, à la vérité et au bien, que nos désirs les plus profonds n'étaient pas des extravagances, des « voyages en nostalgie » ou des « trips » à la manière des hippies, mais qu'ils constituaient la dure et souvent adorable vérité. Nous voyions que ce monde et nous-mêmes sommes des mystères de grandeur et de mal, et, avant tout, que nous étions ici-bas pour aimer une création qui est totalement aimable. Dire que les bonnes et grandes œuvres que nous avons lues ont réalisé cela, ne serait pas vrai. Le programme ne portait pas sur les livres mais sur la vérité qu'ils nous indiquaient depuis leurs pages, dans le monde et dans nos cœurs. John Senior adorait nous rappeler le vieil adage selon lequel Dieu a écrit deux livres: le livre de la Nature (Création) et le livre de la Bible, et que nous devons apprendre à « lire » le premier avant le second.

L'expérience d'André Charlier à Maslacq constitue-t-elle un retour au mode poétique ?



Saint Augustin savait que toute vérité venait de Dieu.

➤ J.T.: Oui. Mais l'expérience de Charlier à Maslacq me semble avoir été moins consciente relativement au mode poétique. Charlier possédait en lui le meilleur de la culture française, il n'avait pas besoin de parler de la culture occidentale autant que nous le faisons. On doit se rappeler que l'Amérique est un poste avancé et éloigné de l'Europe. Décennies après décennies, il semble que nous croissions toujours plus loin de nos racines. André Charlier, de son côté, pouvait étudier à côté de ses étudiants et les faire aussi se tourner vers la campagne, vers le village où il y avait encore de vrais artisans et de vrais bergers, et des petites échoppes où les commerçants vendaient leur marchandise. Il savait ce qu'il faisait, il savait que la fondation des Roches était poétique, que cette école parlait de la réalité, à la fois dure et aimable. Il savait que dans une école, tout doit enseigner: l'arrangement et la campagne, le mobilier et l'architecture.

C'était un militaire, un mélomane, un homme qui aimait la poésie, qui avait de l'affection pour les garçons et les jeunes gens, qui aimait l'Église, et qui constatait que beaucoup de choses étaient en train de disparaître. Évidemment, je ne suis jamais allé à Maslacq, hélas! Mais en écoutant John Senior ou dom Gérard Calvet, en lisant Jean

➤ Suite page 12

Repères

André Charlier (1895-1971) : frère d'Henri Charlier, il est baptisé en 1914. Blessé deux fois pendant la Première Guerre mondiale, il suit ensuite une longue convalescence. Il entre à l'École des Roches (Verneuil) en octobre 1924. D'octobre 1941 à juillet 1950, il est directeur de l'école des Roches repliée à Maslacq. Puis il devient le directeur du Collège de Normandie, antenne des Roches, d'octobre 1950 à juillet 1962. Il est auteur de plusieurs ouvrages.

Henri Charlier (1883-1975) : sculpteur et écrivain, oblat bénédictin. Il se retire au Mesnil Saint-Loup, la paroisse du père Emmanuel dans le diocèse de Troyes, en 1925. Il est connu pour son œuvre et ses écrits. Ses principaux écrits sont édités chez DMM.

John Senior (1923-1999) : Docteur en philosophie, professeur de littérature, John Senior s'est converti en 1960. En 1970, il enseigne à l'Université de Kansas avec deux autres professeurs, Dennis Quinn et Frank Nelick, dans le cadre de *Integrated Humanities Program*. Les cours prennent la forme d'un dialogue entre les trois professeurs et aura pour effet indirect un total de plus de deux cent convertis et une vingtaine de prêtres et religieux. John Senior a reçu pour la qualité de son enseignement les prix Amoco et Hope. Il a été désigné par la revue *Esquire* comme l'un des meilleurs professeurs des États-Unis de son époque. Il est édité chez DMM.

Josef Pieper (1904-1997) : Philosophe allemand, Josef Pieper est célèbre pour ses travaux sur Thomas d'Aquin et Platon.

Influencé par Romano Guardini, opposant à Hitler, il devra attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale pour commencer une carrière universitaire qui se déroulera principalement à Münster, ville universitaire du nord-ouest de l'Allemagne. Son œuvre lui a valu notamment le Prix Balzan (l'équivalent du Nobel pour les sciences humaines) et le Prix Romano Guardini. Ses ouvrages sont disponibles aux éditions Raphaël et Ad Solem.

Maslacq : ville du Lagor, en Pyrénées atlantique, où l'École des Roches s'est repliée pendant la Seconde Guerre mondiale.

Les Roches : célèbre institution scolaire privée établie à Verneuil.

Volition : acte de volonté.



D.R.



➤ Suite de la page 11

Saint Benoît apprend à ses moines à chercher Dieu dans toutes Ses œuvres.

Madiran, en lisant les lettres d'André Charlier (et les livres de son frère, Henri), je suis persuadé qu'André intégra de manière équilibrée tous les modes de connaissance, tout comme John Senior.

Ce dont je me souviens avoir le plus entendu parler le concernant – et je peux voir cela avec les yeux de mon esprit –, c'est Charlier assis devant une grande cheminée aux Roches – je crois que c'était un château –, lisant Péguy aux garçons, leur apprenant à chanter et à parler latin. Je crois que lui et John Senior ont dû être très semblables. Ce que Senior a fait pour nous en Amérique, Charlier l'a fait en France. Et de quoi s'agissait-il ? De nous rendre de nouveau complets, de cultiver de nouveau la terre de nos âmes pour être réceptif à la beauté, à la bonté et aux grâces divines. Quels grands hommes ils étaient ! On risque de ne plus en voir de semblables.

Aujourd'hui, aux États-Unis, y a-t-il des lieux d'éducation où l'on prend en compte le mode poétique de connaissance ?

➤ J.T. : Pas au niveau de la formation des maîtres, pas après la « mort administrative », comme l'a qualifiée le professeur Quinn après l'intervention de l'Université du Kansas qui finit par mettre à bas l'IHP. Mais tel le phénix, il n'est pas mort. D'anciens étudiants de nos professeurs ont porté la flamme de l'éducation dans le monde. Ils constituent des petites poches, ici ou là, dans quelques départements littéraires ou de philosophie, dans des facultés de lettres où sont permis des cours sur les humanités ou sur les grandes œuvres. Mais il faut dire que cela n'existe, jusqu'à présent, que par l'enseignement de ceux qui ont étudié avec les trois professeurs ou qui ont été formés par les diplômés de l'IHP. En vérité, ils sont bien peu nombreux ces anciens élèves, mais je crois que la plupart d'entre eux a continué à modeler sa vie sur les idéaux supérieurs d'éducation de l'IHP. Les diplômés dans leur majorité ne sont pas devenus enseignants, mais ceux qui le sont devenus ont conservé la foi. Le directeur et le directeur-adjoint du collège privé St. Gregory de la Fraternité sacerdotale Saint-Pierre (FSSP), sont des diplômés de l'IHP, et les garçons qui s'y trouvent vivent les exemples du bon esprit que nous avons appris : éducation physique intensive, étude du latin, énormément de littérature, de poésie, de chants et de musique. Un autre diplômé est aujourd'hui le principal adjoint de Hillsdade College dans le Michigan, un magnifique établissement d'enseignement supérieur littéraire. Je dois aussi signaler qu'un petit groupe d'enseignants du programme a fondé un apostolat et une école dans le Sud-Ouest, qui a su intéresser à son travail des religieuses de Mère Teresa. Il est également vrai que certains

enseignants ont découvert cette forme d'éducation en eux-mêmes, en dehors de l'IHP, mais cela va de soi si le mode poétique est bien réel et accessible à tous les hommes.

Au cours des années 1980, il y avait une demi-douzaine d'enseignants de l'IHP au collège et à l'établissement d'enseignement supérieur St. Mary's dans le Kansas. Nous y avons été très bien accueillis par un prêtre français particulièrement compréhensif et qui se trouvait aussi connaître l'œuvre d'André Charlier. Mais, à la fin, quand on vit ce que nous faisons, combien positive était la réponse de la plupart des élèves quant aux matériaux que nous leur apportions – c'était comme de respirer de l'air frais –, on finit par tous nous mettre à la porte. Mais cette expérience a porté de bons fruits, et il existe encore quelques prêtres, dans telle ou telle congrégation, qui plus ou moins ouvertement, ou en secret, soutiennent notre œuvre. Les choses changeront peut-être et deviendront plus ouvertes. Nous l'espérons.

Entretiens, j'ai appris que mon livre *Poetic Knowledge* a été lu par plusieurs enseignants du séminaire de la FSSP au Nebraska, à l'Université de Dallas, à l'Ave Maria University (3), au Thomas Aquinas College, au Christendom College, et maintenant, j'en suis heureux, par quelques-uns en France.

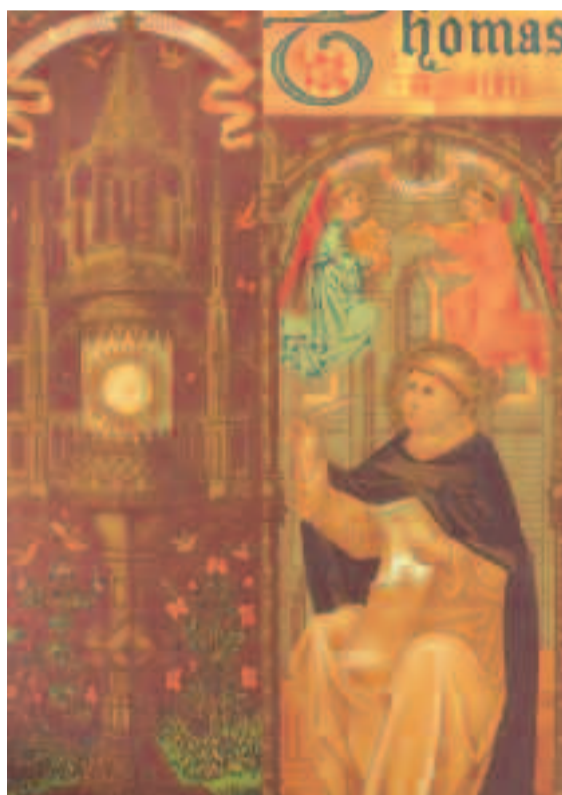
À l'automne je vais ouvrir un modeste établissement d'enseignement supérieur entièrement fondé sur l'IHP et destiné aux jeunes gens qui se préparent à entrer au séminaire ou dans un monastère. Mais les autres jeunes gens y seront aussi les bienvenus. Cette idée m'est venue après des discussions que j'ai eues avec l'abbé James Jackson, FSSP, recteur du séminaire américain, et avec dom Philip Anderson, OSB, prieur de la fondation de Fontgombault à de Clear Creek dans l'Oklahoma, tous deux anciens étudiants de l'IHP. Soit dit en passant, il y a plusieurs moines dans ce monastère, tous anciens élèves de nos professeurs, qui furent conduits à Fontgombault : c'est le résultat de leur expérience à l'IHP. C'est très exactement la raison pour laquelle l'Université du Kansas a déclaré la guerre à ce programme au nom de son idiote notion de séparation de l'Église et de l'État. Je voudrais vous demander, ainsi qu'à vos lecteurs, de prier pour ce modeste établissement que j'ai placé sous la protection de la Sainte Famille.

Vous êtes un professeur qui a aussi enseigné sur l'internet pour l'Angelicum Academy, Great Books Program et Socratic Discussion. Pourriez-vous nous expliquer de quoi il s'agit ?

➤ J.T. : Je considère cela comme une épée à double tranchant. Je pense que l'internet comme machine n'en est pas une bonne, je pense qu'il est très proche d'être intrinsèquement pervers au sens philosophique, et peut être aussi au sens moral. C'est encore un autre exemple où l'homme moderne se laisse éloigner de la réalité et se satisfait de tout plein de choses « virtuelles ». C'est à l'opposé absolu de Maslacq et de l'IHP. Cependant, la dévastation de l'éducation, au moins en Amérique, est si profonde, qu'ironiquement ces moyens électroniques sont devenus la cause efficace de quelque espoir pour ce qui est de l'enseignement classique et de l'exposition du mode poétique d'éducation. Nous devons, peut-être, nous satisfaire de cette situation en attendant que des jours meilleurs viennent. Je doute que le

professeur Senior eût approuvé l'usage de l'internet, mais jamais, au grand jamais, il n'imposa ses opinions personnelles et des décisions prudentielles à ses étudiants.

On a constaté une tendance dans les écoles faites de briques et de mortier, de migrer vers des *cyber-écoles*, mais nous aimerions, éventuellement, faire le chemin inverse : notre but doit être d'abandonner un jour l'internet pour en revenir à de vraies écoles. Les choses étant ce qu'elles sont, je travaille avec quelques étudiants de niveau universitaire via l'internet deux ou trois fois par semaine. Ce sont pour la plupart des catholiques qui, pendant la semaine, lisent des extraits des grandes œuvres. Puis, une fois par semaine, nous nous retrouvons en ligne avec chacune des classes pour deux heures de conversation par internet, comme une grande téléconférence avec les étudiants. Steve Bertucci et moi-même dirigeons en équipe ces sessions. C'est un principe que nous avons emprunté à l'IHP d'avoir deux professeurs qui soient d'abord des amis, et qui conversent ensemble sur une tragédie grecque, l'*Apologie* de Platon ou la géométrie d'Euclide, puis – et c'est là toute la différence avec l'IHP – sollicitent questions et commentaires de la part des étudiants. Nous utilisons une technique très élémentaire consistant en une conversation téléphonique par l'internet, que nous essayons de faire ressembler à une vraie salle de classe malgré les limites inhérentes à l'électronique.



À la suite de saint Thomas, nous devons, après une formation complète, avoir les yeux ouverts sur les réalités éternelles.

Étant à un haut niveau scolaire mais s'éduquant spécifiquement à la maison, ces jeunes gens et jeunes filles ont besoin de trouver un exutoire à leurs réflexions et à leurs rêves, à leurs frustrations et à leur curiosité naturelle, ce qui est caractéristique de tous les adolescents sains. C'est un programme sur quatre ans : Grèce, Rome, Moyen-Âge/Renaissance, Temps modernes. Je m'en occupe depuis six ans. Je ne me souviens que de quelques étudiants qui n'ont pas apprécié – au niveau de l'amateur – cette expérience de conversation sur les grandes idées que l'on trouve dans la grande littérature, dans l'histoire, la philosophie, les sciences et dans l'histoire de notre héritage. Il y a aussi un poème qu'ils lisent et dont ils discutent chaque semaine, ce qui nous fait environ quarante poèmes qu'ils lisent et dont ils discutent chaque année. C'est devenu un des moments les plus délicieux de nos cours.

Comment chacun d'entre nous, quel que soit son âge, peut-il découvrir cette connaissance poétique ? Est-ce possible ?

➤ J.T. : Ce n'est pas seulement possible, c'est inévitable, et si ce n'est pas au cours

de votre vie ce sera à l'heure de votre mort. À ce moment-là, les statistiques, les choses matérielles et toutes les quantifications sont inutiles et ne constituent plus que le lourd fardeau de votre âme. Alors, tout est amour là où notre être entier est jugé, ce que nous avons fait de nos âmes, ce que nous avons fait de nos corps, en attendant la miséricorde ou le courroux de Dieu. Tout dépend de la manière dont nous avons aimé, de ce que nous avons aimé, et si nous l'avons aimé plus que toute autre chose. Vous voyez, tout est poétique à ce moment-là, c'est-à-dire les choses du cœur et de l'esprit, de la volonté aimante, et non pas celles de l'esprit critique ou analytique, ni même de vouloir faire un gros effort ou une corvée. Ou bien nous avons aimé comme il convient, ou bien pas.

Le rire est nécessaire

À présent, et d'ici-là, nous avons la chance de découvrir ce qui est déjà en dehors de nous, la création, et si nous considérons les lis des champs, les moineaux et les étoiles de la manière dont Notre-Seigneur nous le demande, alors le Royaume des Cieux est en nous. Socrate nous le dit : nous sommes tous des philosophes, des amoureux de la sagesse, et nous sommes aussi des êtres poétiques et nous apprenons aussi de cette manière. Cela fait partie de notre nature qui est destinée à être unie et intégrée dans nos facultés rationnelle et de volition*. Nous sommes des amoureux du beau, du mystère, de l'ordre, du bon et de la vérité. Et nous le sommes par nature et intuitivement, avant que cela soit ruiné, de bien des manières particulièrement cruelles, dans ce monde moderne qui est spécialement apte à dépouiller les enfants, et pas seulement de leurs âmes – on ne peut pas être absolument sûr de cela –, car nous pouvons voir de nos propres yeux qu'ils sont privés de beauté, de joie et de toute paix. Ceux qui survivent sont souvent des hommes et des femmes tristes, aux cœurs brisés, aux relations brisées, qui atteignent l'âge mûr ou la vieillesse sans jamais avoir su ce qu'était l'amour vrai, l'amitié, et tout ce que génère la beauté, la simplicité et le détachement. C'est une énorme affaire que de savoir comment remonter la pendule de nos vies jusqu'à une heure meilleure, mais cela commence avec le détachement de la fausse beauté, de la fausse bonté et, assurément, de la supercherie, cette tentative de cacher ou de nier la vérité.

Bien que ce voyage ait pour objectif de posséder Dieu, il commence ici même et maintenant dans ce monde naturel où nous nous trouvons. La poésie y aide, la littérature y aide, la musique y aide prodigieusement, le rire est absolument nécessaire – plus de sombres visages puritains ! Le vin est excellent, à condition de ne pas en devenir dépendant. Être environné de chevaux, ne serait-ce que pour les observer et apprendre d'eux, à défaut de pouvoir les monter, est également très important. Fabriquer des choses avec nos mains nous fait prendre contact avec la réalité aussi certainement que la mortaise et le tenon s'imbriquent. Tout cela, et bien d'autres choses, offre des occasions d'amitié avec Dieu et sa création. Et, bien sûr, au centre, au cœur, la plus poétique, la plus mystérieuse, la plus authentique chose que nous puissions faire, c'est d'être catholique. Et être catholique c'est se perdre soi-même dans le Saint Sacrifice de la Messe, lorsque nous nous rendons vers l'autel de Dieu avec son prêtre et que nous découvrons que c'est l'autel où Il nous donne la joie de notre jeunesse, encore et toujours. ♦

Propos traduits par Daniel Hamiche.

* Les mots marqués d'un * sont dans les Repères.

1. Nouvelles Éditions Latines, 206 p., 19 €.

2. Éditions Sainte Madeleine, 238 p., 16 €.

3. Cf. *LHN* n° 1324 du 13 mai 2004.